

vous offrent plus les mêmes attraits. On les fait encore pourtant par conscience, mais on les supporte comme un fardeau. A la fin, on s'en délivre, et les romans restent à peu près seuls. Et comme les bons romans ne sont pas en nombre infini, comme ils produisent dans l'âme une soif insatiable, comme d'ailleurs la limite qui sépare le bon du moins bon et du médiocre est très-incertaine, on ne tarde pas à descendre, et quelquefois très-loin.

Il faut excepter les romans historiques, quand ils sont véritablement historiques, c'est-à-dire quand les caractères qu'ils présentent ne sont point tracés d'après la fantaisie, mais d'après la vérité. Ces romans, comme les récits historiques, ne sont qu'une des mille formes attrayantes sous lesquelles l'histoire se présente aux esprits qui l'accepteraient moins volontiers dans sa sévère nudité.

Plusieurs trouveront peut-être cette doctrine trop sévère. Quel péril peut-il y avoir dans ces livres sortis de plumes sincèrement religieuses, et quelquefois si admirablement délicates ? Quoi ! ces chastes figures tracées avec tant de pureté, ces types parfaits de vertu et de christianisme pourraient être dangereux à voir passer dans la noble attitude de leur héroïsme, et les pages qui retracent ces tableaux pourraient être des embûches dressées aux âmes ? N'est-il donc pas permis d'admirer l'idéal de la vertu pour s'exciter à le réaliser en soi ? Faut-il tenir ses regards constamment abaissés vers la terre ? Est-ce en vain que Dieu a donné à l'homme des facultés sensibles et des aspirations qui l'entraînent vers les cieux ?

En parlant ainsi, on exagère notre pensée. Nous ne prétendons point anéantir les facultés sensibles auxquelles la nature a donné une place dans l'âme humaine, place qu'elles doivent tenir ; nous demandons qu'on ne les agrandisse pas au point de leur laisser prendre une place souveraine et de mettre la raison sous leur empire. Nous ne prétendons point qu'on ne doive jamais fixer au dessus de soi un idéal accompli qui puisse servir de